

Bâtir une économie durable : l'urgence d'une mutation humaine

Christian Arnsperger
Professeur à l'Université de Lausanne
Institut de géographie et durabilité

A quoi sert l'économie ? En vue de quoi produisons-nous, consommons-nous, investissons-nous ? À quelle fin l'argent circule-t-il entre nous et s'accumule-t-il chez certains d'entre nous ? Dans quel but croître – et qu'est-ce qui doit croître, et comment ? Ces questions, pour naïves qu'elles puissent paraître, hantent notre époque à l'heure de la prise de conscience écologique. Ce sont des questions difficiles, car elles mettent en jeu le sens même que beaucoup d'entre nous donnent spontanément à leur existence. À travers la « machine économique » nous nous trouvons, que nous soyons riches ou pauvres, économes ou dépensiers, efficaces ou négligents, dans un rapport constant avec les flux de ressources et d'information sur la planète. Les activités humaines liées à la consommation, à la production et à la croissance représentent l'une des forces principales d'*anthropisation* de la biosphère. Si nous sommes entrés dans l'âge « anthropocène » où *homo sapiens* commence à laisser des traces de ses artefacts jusque dans les strates géologiques de la croûte terrestre, c'est principalement parce que les rythmes et les étendues de notre logique « C.P.C. » – consumériste, productiviste et croissanciste – ont atteint une ampleur inégalée dans l'histoire de la présence humaine sur la Terre.

Efficacité et inefficacité de la logique actuelle

La logique C.P.C. est extrêmement efficace quand il s'agit, par l'innovation et le marketing, de produire toujours davantage pour celles et ceux qui ont les moyens de consommer. Elle est, en même temps, une logique extrêmement *inefficace* quand on la regarde d'un point de vue démographique et intergénérationnel. Nous gaspillons une quantité invraisemblable de ressources sur l'autel de l'illimitation, de l'inégalité et

de l'impatience. En effet, pour écologiquement destructeur que soit notre système économique, ses impacts ne sont le fait que d'une minorité de la population mondiale – celle qui, au cours des trois derniers siècles, s'est forgé l'appareillage industriel, financier et commercial, et donc aussi l'imaginaire culturel, qui lui a permis de « métaboliser » une part complètement disproportionnée des ressources matérielles de la planète. Cette expansion, rigoureusement inédite à l'échelle de la présence humaine sur la Terre, a été rendue possible par la découverte et l'exploitation peu coûteuse des carburants fossiles – charbon, puis pétrole et gaz naturel – qui a rendu possible une démultiplication explosive des forces créatrices et innovatrices d'*homo sapiens*.

Jamais autant d'êtres humains n'avaient, en nombres absolus, été aussi riches qu'actuellement. Mais en nombres relatifs, l'image se ternit. D'une part, la part de l'humanité privée d'une prospérité potentiellement réalisable parce que globalement réalisée n'a jamais été aussi élevée qu'aujourd'hui : la pauvreté massive est aujourd'hui due à un déficit de redistribution à l'échelle mondiale et non à un manque de richesse globale. Notre planète est donc devenue en trois siècles infiniment plus « habitable », mais pour une proportion honteusement faible de l'humanité. D'autre part, la logique même d'expansion consumériste et productiviste qui a permis ce développement matériel inégal a aussi fini par mettre en danger l'habitabilité du monde pour les générations à venir, y compris pour les descendants de la part opulente de l'humanité.

La croissance productiviste et consumériste est donc un échec pour la majorité des êtres humains passés, actuels et futurs : elle ne leur « profite » pas et elle rend leur monde de moins en moins habitable. Et pourtant, cette même logique C.P.C. a été et continue d'être une réussite éclatante pour une minorité très localisée dans le temps. C'est en cela qu'elle est à la fois très efficace, puisqu'elle démultiplie la richesse de celles et ceux dont le hasard veut qu'ils soient à même de « jouer le jeu », et profondément inefficace, puisqu'elle ne permet cette réussite disproportionnée qu'à une minorité. Tel est le *défaut de conception* tout à fait fondamental qui grève l'architecture de notre système économique.

Essayons de comprendre pourquoi il en est ainsi, afin d'entrevoir peut-être un début de logique alternative.

Les rouages souterrains de notre économie

La logique C.P.C. n'est pas purement « naturelle » en ce sens qu'elle a émergé et été encadrée et encouragée, tout au long de son histoire, par des mesures politiques et des dispositifs culturels et éducationnels. En même temps, cette logique C.P.C. constitue – comme on s'en rend compte quand on analyse en détail ses « rouages souterrains »¹ – une réponse à des besoins psychologiques de base, que l'on peut regrouper sous l'expression de *colmatage existentiel*. Pour le dire autrement, si la logique consumériste, productiviste et croissanciste a eu le succès qu'on lui connaît et si elle semble capable de remporter l'adhésion au-delà même des différences culturelles – si, donc, elle a pu se globaliser au point de drainer les ressources de la planète entière vers quelques centres et pôles prospères, au prix d'une pauvreté financière et écologique de plus en plus répandue – c'est sans doute parce qu'elle « remplit un vide » qui semble universel, mais qu'elle le remplit d'une manière absurde et, en fin de compte, non soutenable. De quel vide s'agit-il, et pourquoi est-il si mal rempli par la logique économique en place ?

L'anthropologie et la psychologie existentielles² proposent une réponse : l'un des *universaux humains* qui traverse époques et cultures, et qui engendre en réalité divers dispositifs culturels comme autant de réponses contingentes, c'est la peur de la mort³ et, à travers elle, la peur de l'abandon, de la solitude, de la souffrance, de l'insignifiance – bref, les diverses *finitudes existentielles* qui menacent l'intégrité et l'autosuffisance de l'ego humain comme autant de « brèches » irréparables. Proposer, à travers des modes de vie et des « stratégies de sens », un ensemble de représentations et de pratiques permettant de « porter » ces peurs : tel

¹Je me permets de renvoyer ici à trois de mes ouvrages : Critique de l'existence capitaliste : Pour une éthique existentielle de l'économie (Paris, Ed. du Cerf, 2005), Ethique de l'existence post-capitaliste : Pour un militantisme existentiel (Paris : Ed. du Cerf, 2009) et L'homme économique et le sens de la vie : Petit traité d'alter-économie (Paris, Textuel, 2011).

²L'ouvrage de référence est Ernest Becker, *The Denial of Death*, New York, Free Press, 1973. Pour un compendium récent, voir Daniel Liechty (dir.), *Death and Denial : Interdisciplinary Perspectives on the Legacy of Ernest Becker*, New York, Praeger, 2002.

³Voir notamment Donald Brown, *Human Universals*, New York, McGraw-Hill, 1991.

est, dans la perspective d'une anthropologie existentielle, la fonction première de toute culture. Vue sous cet angle, la logique C.P.C. doit être vue comme l'élément qui structure un certain nombre de grands dispositifs socioculturels, et notamment les différentes versions du néolibéralisme, les diverses formes de social-démocratie et la variété des expérimentations communistes. Au-delà de leurs nombreux contrastes, ces dispositifs ont en commun de projeter un avenir radieux où un déchaînement des forces productives à l'égard des contraintes de la biosphère permettrait la croissance simultanée, et en principe illimitée, de la production et de la consommation. Durant la minuscule « fenêtre » temporelle qui va des années 1950 aux années 2010, ce sont sans conteste les social-démocraties, avec leur adroit mélange d'incitants marchands individuels et de solidarité collective, qui ont le mieux réussi. Pourtant, à cause du fait que leur « moteur » économique est et reste la logique C.P.C., elles ont aussi leur part d'ombre et d'échec : en l'état actuel des choses, la social-démocratie ne semble pas généralisable à la planète entière – et même si elle l'était, elle ne résoudrait en rien le problème de la non-durabilité structurelle de la logique C.P.C. elle-même.

Faire « comme si »

Ce n'est bien entendu pas l'idée de social-démocratie et son idéal sous-jacent de solidarité et d'égalité qui est en cause. Ce qui pose problème, c'est plutôt le projet politique et culturel consistant à vouloir réaliser cet idéal à travers la logique C.P.C. et les modes de vie, ainsi que les « modes d'humanité », qui l'accompagnent. En gageant notre quête d'une réconciliation avec nos finitudes existentielles sur l'expansion de notre production et de notre consommation sans limites conscientes et délibérées, nous nous sommes en quelque sorte fourvoyés. Croyant bien faire, nous avons progressivement élaboré et consolidé un système économique permettant à celles et ceux qui se conforment à ses règles de se comporter *comme si la finitude humaine et la finitude de la biosphère n'existaient pas*. Sous prétexte de « porter » ces finitudes, une minorité d'humains les nient et les refoulent, obligeant la majorité à faire l'expérience douloureuse de l'angoisse existentielle et de la destruction de leur environnement – et poussant cette majorité non pas à chercher

une alternative au système en place, mais à y participer à leur tour en essayant de passer eux-mêmes, ou de faire passer leurs enfants, du « bon côté » de la logique C.P.C.

C'est ainsi que s'explique – sur la base d'une compréhension existentielle de certains universaux humains – la conjonction de deux évolutions récentes en apparence distinctes, mais en réalité totalement congruentes : d'une part, la croissance économique exponentielle (et elle-même, on ne s'en étonnera guère, profondément inégalitaire) des « pays émergents » ; d'autre part, l'intérêt exponentiellement croissant pour la « croissance verte inclusive »⁴, qui apparaît comme la nouvelle version d'une social-démocratie à portée plus limitée que dans l'immédiat après-guerre parce que fondée sur une version de plus en plus écologiquement contrainte de la logique C.P.C. Il n'est nullement surprenant, dès lors, que les promoteurs de la croissance verte comptent quasi-exclusivement sur l'innovation technologique et sur l'efficacité ressourcielle, et notamment énergétique. Produire des flux de biens et de services toujours croissants, pour une population mondiale toujours croissante, avec de moins en moins de ressources et de déchets, afin de pouvoir élever autant que possible le niveau de vie au niveau mondial : telle est l'ambition qui soutend une logique C.P.C. « verdie ».

La croissance verte : une solution ?

Est-ce un projet réalisable ? A très court terme, oui – à condition toutefois que l'on n'exige pas trop d'égalité au niveau mondial et que, par conséquent, la structure des incitants marchands individuels qui régit la logique C.P.C. reste intacte. Mais sans une norme stricte de réduction à terme de la production et de la consommation mondiales par tête, *c'est-à-dire sans un changement fondamental de la manière dont la minorité agissante dans notre système conçoit son rapport à l'angoisse et à la finitude*, la non-durabilité refera bientôt surface. En effet, le fameux « effet rebond » opérera à plein : les gains en efficacité, qui réduisent l'intensité énergétique et ressourcielle par unité produite, seront en partie compensés, voire plus que compensés, par une explosion de la quantité

⁴World Bank Group, *Inclusive Green Growth : The Pathway to Sustainable Development*, Washington, D.C., Banque Mondiale, 2012.

d'unités consommées ... par la même minorité agissante. Même si l'humanité entière transite vers une alimentation énergétique exclusivement renouvelable, des goulots d'étranglement se feront ressentir pour d'autres ressources essentielles à la production, mais pour lesquelles des substituts ne peuvent se trouver facilement⁵. De surcroît, en l'absence d'une remise en question radicale des racines existentielles de la logique C.P.C., le mode de vie de cette minorité « branchée » et opulente continuera à servir de référence à la plupart des membres de la majorité « désaffiliée » et pauvre. Dès lors, la poursuite d'une croissance démographique galopante épuisera plus rapidement que jamais les ressources non renouvelables et n'ayant pas de substituts. Ces dynamiques délétères ne feront qu'accélérer le retour de la « croissance verte inclusive » vers un modèle de croissance tout à fait classique, plus inégalitaire que jamais – et désormais confiné à la petite partie de la minorité opulente qui non seulement aura la capacité de continuer à accéder aux marchés des biens et services et aux marchés financiers, mais se sera de surcroît assuré (probablement par la force militaire) un accès stable et sûr aux ressources naturelles les plus rares et les plus coûteuses, parce que nécessaires à la poursuite, un temps encore, de la logique C.P.C. en régime de rareté écologique aigüe.

Développer de nouvelles visions économiques

C'est probablement de cette façon que se répercutera, *in fine*, notre lenteur collective à remettre en question nos modes de vie dominants et la manière de gérer les angoisses de finitude qui les sous-tend (y compris chez celles et ceux, extrêmement nombreux, qui n'ont pas les moyens de les adopter mais y aspirent plus que jamais). Il est absolument capital de bâtir de nouvelles logiques économiques soustraites au consumérisme, au productivisme et au croissancisme. Pour cela, nous devrions d'urgence *développer de nouvelles anthropologies économiques*. Des alternatives existent, pratiquées çà et là à petite échelle – dans quelques populations encore héritières de cultures dites traditionnelles, et dans des communautés qui émergent au cœur même de notre culture C.P.C.⁶ Adeptes plus ou moins

⁵Ted Trainer, *RenewableEnergyCannotSustain a Consumer Society*, Berlin, Springer, 2007.

⁶Voir, parmi beaucoup d'autres, Bénédicte Manier, *Un million de révolutions tranquilles : Travail/ argent/ santé/ habitat/ environnement ... – Comment les citoyens changent le monde*, Paris, LLL,

conscients de l'*ecological design*, les acteurs y respectent un certain nombre de principes issus d'une compréhension minutieuse des nécessités de la durabilité et de la réduction drastique des empreintes écologiques : s'inspirer des mécanismes de la biosphère pour concevoir les objets aussi bien que les institutions, s'ancrer dans une logique biorégionale et de spatialité locale, n'utiliser que des sources d'énergie renouvelables, privilégier le suffisant par rapport à l'efficace, pratiquer la sobriété, etc.⁷

Inspirantes et encourageantes, ces alternatives restent toutefois morcelées, éparses et marginales. Saurons-nous libérer leurs potentiels en les voyant comme le nouvel avant-poste d'une mutation anthropologique jamais encore entreprise à l'échelle où elle s'avère aujourd'hui nécessaire ? Reconnaitrons-nous dans ces acteurs des modèles existentiels à comprendre, à enseigner et à donner en exemple ? Tournerons-nous vers elles, pour les soutenir dans leur transition, et à travers des mécanismes financiers radicalement novateurs, les immenses moyens que les promoteurs de la « croissance verte inclusive » désirent aujourd'hui, coûte que coûte, consacrer à la poursuite pragmatique mais, à terme, peu prometteuse d'une logique C.P.C. ? Instaurerons-nous, à l'encontre de l'uniformisation actuelle des modes de vie, un droit humain à mener des expérimentations socioéconomiques en dehors des grilles de la social-démocratie C.P.C. ?

Comment, par conséquent, modifier le rapport entre économie, finitude humaine et finitude de la biosphère ? Si les analyses qui précèdent sont correctes, une grande part de la réponse se trouve – n'en déplaise aux pragmatistes des politiques d'incitation et de réforme institutionnelle – du côté d'une remise en chantier collective de notre « fond existentiel » et de nos universaux anthropologiques. Nous devons parvenir à porter nos peurs autrement.

Adresse de contact : christian.arnsperger@unil.ch

2012, ainsi que Juliana Birnbaum et Louis Fox, *Sustainable (R)evolution : Permaculture in Ecovillages, UrbanFarms, and Communities Worldwide*, Berkeley, North Atlantic Books, 2014.

⁷Sim Van der Ryn et Stuart Cowan, *Ecological Design*, Washington, D.C., Island Press, 1996 ; Thomas Princen, *The Logic of Sufficiency*, Cambridge, MIT Press, 2005.